EPHE
Sciences
religieuses

Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses
Résumé des conférences et travaux

124 | 2017
Annuaire de l'EPHE, section des Sciences religieuses (2015-2016)

Religions de l'Asie septentrionale

La tente sombre, antichambre du rêve

Charles Stépanoff

OpenEdition
Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/asr/1575
DOI : 10.4000/asr.1575
ISSN : 1969-6329

Éditeur
Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée
Date de publication : 1 septembre 2017
Pagination : 15-18
ISSN : 0183-7478

Référence électronique
Charles Stépanoff, « La tente sombre, antichambre du rêve », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 124 | 2017, mis en ligne le 04 juillet 2017, consulté le 08 juillet 2022. URL : http://journals.openedition.org/asr/1575 ; DOI : https://doi.org/10.4000/asr.1575

Tous droits réservés : EPHE

Religions de l'Asie septentrionale et de l'Arctique

Charles Stépanoff
Maître de conférences

La tente sombre, antichambre du rêve

Imaginer : concevoir des situations qui ne nous sont pas fournies par nos perceptions sensorielles et nous y projeter, c'est une faculté que nous partageons avec beaucoup d'autres espèces animales. Dans une expérience conçue par Wolfgang Köhler, un orang-outan voit au-dessus de lui une banane qu'il ne peut atteindre. Près de lui se trouve une caisse. Le singe hésite, regarde la caisse, la banane et à nouveau la caisse. Puis soudain, il se précipite, saisit la caisse, la pousse et en quelques secondes l'escalade pour enfin s'emparer du fruit convoité. L'analyse de cette expérience par l'éthologue Konrad Lorenz est remarquable :

> Ce singe, nous le voyons tout simplement *penser.* À l'aide de ses réactions d'orientation et d'une bonne dose d'apprentissage de l'insight, il construit une représentation centrale de l'espace, un *schéma* qui s'inscrit dans son système nerveux central et représente toutes les données de l'espace qu'il doit maîtriser, et il *agit* dans cet espace qu'il se représente. Cette action dans l'espace ainsi « représenté », qui précède l'action dans le monde extérieur réel, s'appelle la pensée[1].

La projection et la prospection sont au cœur de nos vies et guident chacune de nos actions. Sans imagination, comment poursuivre un but et élaborer des stratégies ? Les neurophysiologistes et les psychologues décrivent ces explorations des espaces et des temps comme une capacité au « voyage mental »[2]. Là où l'imagination humaine se distingue de celle des autres primates, c'est dans sa puissance émotionnelle et dans sa capacité à être communiquée et partagée entre les individus. Nous nous immergeons si parfaitement dans des scènes imaginaires que nous pouvons en oublier notre environnement immédiat. À qui n'est-il pas arrivé de rater la station où il devait descendre pour s'être trop profondément plongé dans sa lecture ou dans une rêverie ? Particulièrement impressionnante d'un point de vue évolutionnaire est la propension des humains à s'immerger collectivement dans des mondes détachés des données sensorielles de l'ici et maintenant. Dans nos sociétés, nous en faisons l'expérience par des dispositifs guidant les imaginations

1. Italiques de l'auteur. K. Lorenz, *Les fondements de l'éthologie*, Paris 2009, trad. J. Étoré [1978].
2. A. Berthoz, Cl. Debru (dir.), *Anticipation et prédiction : du geste au voyage mental*, Paris 2015.

individuelles tels que le théâtre ou le cinéma. Dans ces dispositifs, l'imagination de chacun est guidée par un modèle conçu par un ou des auteurs. Il n'appartient pas au spectateur d'inventer des personnages ou des événements non prévus par le scénario ou d'intervenir lui-même dans l'action. Son imaginaire n'est pas exploratif mais réactivant. Or dans d'autres sociétés, il existe de nombreux autres dispositifs dans lesquels les imaginations individuelles se coordonnent sans pour autant se soumettre à un scénario préécrit. Comment les sociétés humaines font-elles partager à leurs membres des expériences qui n'ont pas pour cadre l'ici et maintenant ? Un scénario contraignant est-il nécessaire à la communicabilité de l'imaginaire ?

Une forme particulièrement impressionnante de dispositif de partage de l'imaginaire est offerte par un rituel qui a connu une vaste extension chez les peuples de chasseurs-collecteurs et d'éleveurs de rennes du monde arctique et subarctique. Ce rituel est mené de la manière suivante : une assemblée se réunit dans un espace sans lumière au milieu duquel se tient un chamane ligoté. Dans l'obscurité totale, on chante, on appelle les esprits, et bientôt des bruits et des voix se font entendre. Ce sont des oiseaux et des animaux de la forêt, mais aussi des ancêtres. Les participants peuvent leur parler, les interroger sur la localisation du gibier qu'ils vont chasser ou sur une maladie dont souffre l'un des leurs. Bref le dispositif permet une communication directe entre des humains et des non-humains.

Au cours du séminaire, nous avons exploré les occurrences et les variations de ce rituel dans la littérature circumpolaire. La pratique a été décrite dans l'ethnographie sous divers noms, comme « tente sombre » en Sibérie occidentale et centrale, « voix séparées » dans le nord-est sibérien, « voyage sous l'eau » chez les Inuit et les Athapascans, « tente tremblante » chez les Algonquiens et les Sioux. Du fait de l'ignorance dans laquelle se sont tenues l'ethnologie américaine et l'ethnologie soviétique au cours du XXe siècle, personne ne s'est aperçu de son extraordinaire extension transcontinentale de l'Oural au Labrador et aux Plaines américaines.

Ce rituel de la tente sombre, désignation générale qui lui convient le mieux, instaure une distribution du travail imaginatif fortement égalitaire. L'obscurité générale exigée par le dispositif coupe toute information visuelle, ce qui constitue une forme de déprivation sensorielle dont la psychologie expérimentale nous a appris qu'elle est favorable à l'émergence d'images mentales riches. Pour autant, l'imagination de chacun ne travaille pas indépendamment de celle des autres : les imaginaires sont coordonnés autour d'un scénario partagé par des vecteurs publics, chants, voix, cris et autres bruits. À partir des sons entendus, les participants doivent se représenter une situation de face à face dans laquelle ils sont engagés personnellement comme acteurs. Leur production imaginative ne se cantonne pas à la contemplation de scènes représentées, elle est agentive et en grande partie explorative.

La tente sombre prend son sens dans le contexte des relations animistes que les peuples du nord entretiennent avec les animaux peuplant leur environnement. Partout, la tente sombre mêle des voix animales et des voix humaines, partout elle donne l'occasion aux chasseurs de parler aux êtres qui sont habituellement leurs proies et aux esprits qui les gouvernent comme à des égaux, en utilisant le langage humain. La tente sombre est précisément un dispositif qui permet à chacun

d'envisager les animaux du point de vue de leur intériorité semblable à celle des humains en parlant avec eux une même langue humaine. Ce rapport non prédateur est aussi celui qui caractérise les relations expérimentées en rêve par les chasseurs du nord avec les esprits animaux et dont ils tirent des pouvoirs et une protection. En Asie du nord, les Yukaghir et les Chukch nouent par le rêve une relation personnelle avec un esprit qui leur révèle des chants magiques et leur assure protection et succès à la chasse. En Amérique du nord, cette relation onirique est construite à travers la tradition de la quête de rêve. La complémentarité frappante qui unit la tente sombre et le rêve, particulièrement mise en évidence chez les Algonquiens par des auteurs comme Irving Hallowell, Robert Brightman et Emmanuel Désveaux, est résumée en ces termes par Philippe Descola :

> lorsqu'ils visitent [les Indiens] en rêve, les animaux se révèlent tels qu'ils sont en réalité, c'est-à-dire sous leur forme humaine, de même qu'ils parlent dans les langues indigènes quand leur esprit s'exprime publiquement au cours du rituel dit de la « tente tremblante »[3].

La tente sombre fait en effet expérimenter sur un mode public une relation aux personnes non humaines marquée par la socialité, la confiance et la coopération, qui est reproduite en privé par chaque chasseur dans ses expériences oniriques. En ce sens, on pourrait dire que la tente représente une sorte d'antichambre du rêve, un lieu où les chasseurs apprennent ensemble à rêver. Georges Devereux évoque un tel lien entre rite et rêve à propos des Mohave de Californie :

> Il est très probable qu'un jeune qui vient d'assister à un rituel de cure puisse, dans le cours de la nuit suivante, avoir un ou plusieurs rêves appartenant à ou dérivés de cette expérience (non logique). En outre, étant donné l'importance des rêves dans la société mohave, il est probable que ce rêve va le préoccuper pendant la journée suivante […]. Cette préoccupation l'amènera à une « élaboration secondaire » du rêve qui sera une expansion du matériel rêvé avec l'addition d'information sur des mythes, chants et rituels acquis à l'état de veille[4].

Dans l'antichambre du rêve, l'apprentissage de ces expériences de perception non oculaire n'a rien de scolaire. La transmission est typiquement celle d'un schème génératif d'expériences diversifiées plutôt que celle d'un modèle normatif codant des expériences standardisées. Dans l'obscurité de la tente sombre comme dans celle du rêve, les perceptions visuelles sont exclues et aucune image matérielle ne vient guider l'imagination individuelle. Chaque séance de tente sombre est un événement neuf plein de surprises. Quant aux rêves des chasseurs, ils ne reçoivent pas dans la tente sombre un modèle à imiter, mais l'inspiration d'un style de relation qui peut être modulé dans toutes sortes de scénarios individualisés.

Pour résumer, dans la tente sombre, le spécialiste rituel, ligoté et invisible, assume en grande partie sa fonction d'intermédiaire en s'évanouissant devant la

---

3. Ph. Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris 2005, p. 34.
4. G. Devereux, « Dream learning and individual ritual differences in Mohave shamanism. » *American Anthropologist* 59/6 (1957), p. 1036-1045.

relation qui s'établit entre humains et non-humains. Le modèle de relation qui inspire et structure ce dispositif est une relation dyadique mettant dans un face à face direct personnes humaines et personnes non humaines. La tente sombre est ainsi le support d'un schème génératif d'expériences d'imagination d'une grande diversité, au premier rang desquelles figurent les rêves.